

annonçait les chiens perdus sur la petite place du village ; tout enfants, nous courions au bruit de ses roulements, et il nous régalaît toujours de quelque plaisanterie joviale. C'était encore le père Alex, qui paraissait chaque année au comice agricole en costume de grenadier ; et puis le garde champêtre Sonthonnax, à qui Napoléon avait dit un jour « Vieille bête ! » : Aussi un seul verre de vin, accompagné d'un Vive l'empereur ! suffisait-il pour le griser.

Je les ai tous présents à la mémoire, ces vieux soldats qui dorment à présent du sommeil de la mort dans le petit cimetière du village, qu'enclot un mur de pierres sèches et où l'herbe croît librement entre les croix de bois.

Mais il en est un dont le souvenir m'est cher et pour la mémoire duquel j'ai conservé une sorte de vénération ; c'est le sergent Modas. Il vivait à Charix du rapport des quelques terres que lui avait laissées sa mère et de la petite pension que lui servait le gouvernement. La semaine, vêtu comme tous les paysans ses voisins, il se mêlait à leurs travaux ; le dimanche, il revêtait un vieil habit noir à boutons de métal, auquel il attachait sa croix d'honneur. Puis, le gros livre d'heures sous le bras, il se rendait à la petite église ; là, il prenait place dans le banc de sapin, à côté du chantre. C'était alors qu'il redressait sa haute taille un peu voûtée d'ordinaire, c'était alors que son toupet gris se tenait droit : on l'eût dit à la parade.

Ah ! aimait-il le Bugey ! il ne comprenait pas qu'on pût être heureux sans y être né. Souvent, du haut de la montagne, il me montrait du doigt les plaines de la Bresse parsemées d'étangs qui brillaient au soleil. « Si j'étais né là-bas, Joseph, » me disait-il, « je serais mort depuis